L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 6 AOUT 1888. 61ème Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Éditeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 6 AOUT 1888.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

Le discours du comte de Paris.

Nous avons donné, avant-hier, une analyse du discours que le comte de Paris a prononcé, le 17 juillet, à Sheen-House, Angleterre, devant une délégation d'ouvriers parisiens.

Ce discours—dit le *Temps*—contient, naturellement, de vives critiques contre la République et une apologie de la monarchie, fondée en partie sur les arguments bien connus qui défrayent la polémique ordinaire de ses champions, en partie sur des arguments plus nouveaux, où l'on reconnaît les préoccupations personnelles du prince qui a jadis écrit un livre sur les *associations ouvrières*. On ne s'étonnera pas que nous discutions avec beaucoup de calme et de sang froid les idées de M. le comte de Paris et que nous ne jugions pas à propos de partir en guerre contre une manifestation à la fois licite et inoffensive.

Laissons de côté ce que nous appelions tout à l'heure l'argumentation banale et courante, à savoir, que la République est incapable de rendre à la France la prospérité perdue (M. le comte de Paris avoue, d'ailleurs, que la monarchie elle-même n'y pourrait "réussir en un jour" et que ce serait long); puis, que la monarchie inspirera plus de confiance au dehors, ce qui n'est pas bien sûr, attendu qu'il faudrait d'abord qu'elle en inspirât beaucoup à l'intérieur; et arrivons tout de suite à la discussion économique, qui est évidemment la partie la plus neuve et la plus originale de ce discours.

Neuve et originale plutôt que juste. Car enfin, lorsque M. le comte de Paris reproche au suffrage universel de ne pas suffire à assurer "l'indépendance et le bonheur" du peuple, et affirme que la liberté d'association est, à cet égard, un complément indispensable, il dit quelque chose d'à moitié exact. D'abord, qui prétend aujourd'hui que le suffrage universel soit une garantie de "bonheur" pour le citoyen? On se contente de croire que c'est une garantie d'indépendance et, sur ce point, M. le comte de Paris aurait beaucoup de peine à prouver le contraire. Puis, lorsqu'il vante la liberté d'association, il omet d'expliquer ce qu'il entend au juste par là, dans quelles limites la monarchie l'accorderait, quelles en seraient les conditions et les modalités. Et l'on sait que la question vaut la peine d'être tirée au clair. Est-ce la liberté d'association comme avant 1789? Celle-là, il n'est pas possible d'admettre un instant que le peuple français s'en contentât et la supportât. Est-ce la liberté d'association absolue, sans restrictions ni exceptions? Qu'est-ce que la monarchie qui s'en accommoderait?

Ailleurs, M. le comte de Paris émet une idée assurément intéressante, mais qui soulève les plus graves difficultés. Il ne suffit pas, dit-il, de réglementer au dedans de chaque Etat les heures de travail de l'ouvrier; il faut encore faire à cet égard des "règlements internationaux." Peut-être. Mais quel moyen pratique d'y arriver? Comment mettre les différents pays d'accord sur des questions où tant d'intérêts antagonistes se heurtent, et alors que les doctrines les plus différentes inspirent, en ces matières la conduite des gouvernements? Ici, quelque confiance encore dans la liberté et dans ses œuvres; là, le protectionnisme le plus outré. L'économie politique a longtemps vécu sur des dogmes; mais ces dogmes ne sont plus guère aujourd'hui que des opinions, et d'autres opinions les contrebalancent. On ne s'entend pas de concitoyen à concitoyen; comment s'entendre de nation à nation? Il en est donc de cet espoir comme de celui que tant d'honnêtes gens se plaisent à nourrir touchant la paix universelle et le tribunal qui jugera les différends politiques du monde: c'est un rêve de caractère généreux, mais de bien lointaine et douteuse réalisation.

Il est vrai que M. le comte de Paris indique un moyen qui pourrait faciliter la réalisation de ce rêve, en même temps que donner un vif essor aux affaires: ce moyen, ce serait d'alléger les charges militaires. Mais, dit-il, "une pareille mesure ne saurait être appliquée sans une entente préalable de la France avec ses puissants voisins". Ceci est grave et doit donner à réfléchir. La monarchie entend-elle s'offrir désormais au pays avec le désarmement partiel comme premier article de son programme? Ou bien l'expression a-t-elle dépassé la pensée de l'auteur du discours?

Il serait intéressant de le savoir, car si la question de monarchie et de république devait désormais se poser en ces termes, elle soulèverait de tout autres difficultés que jusqu'à présent et déterminerait de nouveaux scrupules.... En tout cas, on voit à quel ensemble de conditions est liée, dans la pensée du chef de la maison de France, l'œuvre de relèvement économique à laquelle la monarchie s'attacherait. Avant de recueillir le bénéfice de cette œuvre, il faudrait avoir résolu de difficiles problèmes, traversé des crises redoutables, il faudrait peut être avoir exposé l'honneur national dans une aventure.... Le pays se dira évidemment qu'on veut lui vendre trop cher des avantages bien incertains.

Un Parisien contemple sa femme, en train de faire des confitures.

—Comment! gronde-t-il, tu fais des confitures sans sucre, avec des fruits verts!

—Du tout. C'est pour l'an prochain. Nous aurons tous nos parents de province, à cause de l'Exposition!

La vénérable baronne de Saint-Fruskin, une des célébrités de l'ancien demi-monde, possède un petit griffon.

Dernièrement, un employé des contributions vient chez elle et lui déclare qu'il allait imposer cette intéressante bête.

—Mais, monsieur, s'écrie la baronne, veuillez inscrire chien de garde.

Alors, l'employé, très fumiste, écrit sur son carnet:

"Chien de vieille garde."

Idem, au cresson:

—Avec qui causiez-vous donc là-bas, dites-moi, Eulalie?

—Madame, c'est des monsieurs qui n'ont eu ni fin ni cesse, qu'i' m'a fallu que j'leur disse à quelle heure qu'on vous baigne, tout comm' si qu'ça les z'regardasse.

Nos chemins de fer.

—Mais cette malle n'est pas la mienne!

—Madame, il y a erreur, on va réclamer sur-le-champ, et demain soir vous aurez la vôtre.

—Mais demain soir je serai embarquée pour Alger!

—Que voulez-vous! vous êtes libre de retourner à Paris pour faire un procès à l'administration.

Dans le Midi.

—Dis donc, Cazaban, quand tu dors, est-ce que le tonnerre te réveille?

—Tu badines? Le tonnerre, c'est moi qui le réveille, quand ze ronfle!

Dans un restaurant.

Un pensionnaire trouve une mouche dans son potage. Il s'empresse de rappeler le garçon pour lui dire:

—Vous pouvez remporter ça, je ne vous ai pas demandé de primeurs.

Tête du garçon!!!!

LOUISIANE.

Le *Sugar Bowl and Farm Journal*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 4 août:

Bien que la pluie manque, depuis quelque temps, dans certaines régions, les récoltes de toute nature continuent à pousser activement.

La canne est remarquablement belle; on remarque seulement, ici et là, des tiges un peu grêles dans le plant de printemps. Le temps chaud les a activées, depuis, de sorte qu'elles sont à peu près égales à celles de l'an dernier, à la même époque. En général, la canne est sarclée et en bon ordre; avec du soleil et de l'humidité pendant deux mois entiers; nous espérons un résultat égal à celui de l'an dernier, quoiqu'il ne faille pas trop y compter.

Le riz est presqu'arrivé à maturité et la coupe commencera bientôt. Jusqu'ici, les planteurs ont été chanceux; ils n'ont pas essuyé d'ouragans pour faire verser leurs champs. Si la saison de la moisson est propice, la récolte leur procurera un beau revenu.

Le coton s'est aussi développé rapidement; les grabots sont nombreux, prêts à s'ouvrir et ils promettent un beau rendement. Le ver n'a fait que fort peu ou pas du tout de dommage. Si, d'ailleurs, la chenille paraît en grand nombre, on peut l'empoisonner; tout le monde devrait s'empresser de se servir de ce remède.

Quant au maïs, il est meilleur qu'on ne s'y attendait et les planteurs n'auront à en acheter que très peu.

—Nous avons achevé le tableau de toutes les orangeries de la paroisse Plaquemines. Nous trouvons pour total général:

Arbres en rapport, 88,548; jeunes arbres ou anciens arbres atteints par la gelée, n'ayant pas encore rapporté depuis, 96,706; gain réalisé de la récolte de l'an dernier, $85,528.

Comme nous l'avons déjà établi, la rive ouest du fleuve l'emporte de beaucoup en importance sur l'autre. Voici les chiffres comparés:

Arbres en rapport, rive est, 15,710; rive ouest, 72,838—Jeunes arbres, rive est, 17,059; rive ouest, 79,647—Revenu de la dernière récolte, rive est, $15,441; rive ouest, $70,087.

Comme la récolte est beaucoup meilleure que celle de l'an dernier et que beaucoup plus d'arbres sont en rapport, cette année, nous estimons la recette prochaine à $150,000, au bas mot, contre $85,528, l'an dernier.

Le système de vente de la récolte sur pied, alors que les orangers sont en fleurs ou qu'ils ne sont pas encore tout à fait en maturité, on peut affirmer que ces chiffres ne représentent pas la véritable valeur du fruit. Tout le monde sait que les propriétaires qui font eux-mêmes leur récolte et leur vente, doublent leurs revenus.

Ceux qui ont pris la peine d'étudier notre tableau de la semaine dernière, ont dû remarquer qu'il y avait 11,000 arbres en rapport sur Orange Farm, propriété de M. Bradish Johnson, inscrits sous le titre de jeunes arbres. Cela change complètement les totaux de la rive ouest et nous donne: Arbres en rapport, 38,530; jeunes, 29,300; vente, $35,005.

Maintenant, quelques explications nécessaires. Nairn, la plus méridionale des habitations louisianaises va se transformer entièrement en orangerie. M. Geo Collin vient d'acheter les huit premiers arpents de front sur quarante de profondeur. La culture du riz y va être abandonnée. M. Bradish Johnson a lui-même acheté un arpent de front pour l'ajouter à la propriété où il possède déjà 11,000 arbres.

M. G. A. Lanaux, de la Nouvelle-Orléans, va planter un grand nombre d'arbres, près de là.

MM. Hynes, père et fils, continuent à planter, ainsi que MM. Albert Gregory et Eugène Baxter.

La propriété de M. Bradish Johnson, la plus grande orangerie des Etats-Unis, est en pleine prospérité; ce qui prouve l'excellence de sa situation, c'est que sur 11,000 arbres, quelques-uns seulement ont péri en janvier 1886.

Au dessus d'Orange Farm, il y a une longue langue de terre très longtemps négligée. Abritée, elle même derrière une véritable forêt, elle peut porter de magnifiques fruits et fournir de gros revenus.

Presque toutes les orangeries qui suivent ont fait d'énormes progrès, depuis plusieurs années. On en cite de nombreuses appartenant à des hommes de couleur qui savent fort bien les entretenir.

Qui ne connait à Plaquemines "Happy Jack", M. John S. Grant, qui a si considérablement amélioré son verger et doublera sa récolte, cette année?

On a trop longtemps négligé cette industrie; on commence à en apprécier tous les avantages et l'on en est récompensé par les récoltes qui grossissent, chaque année.

La récolte des oranges, dans la partie comprise entre la propriété Nairn et les limites supérieures de la paroisse, va rapporter, cette année, le double de ce que nous avons inscrit sur notre tableau. On peut donc affirmer que, dans cinq ans, la récolte des oranges sera, chez nous, plus grande qu'elle ne l'a jamais été. La région des orangeries s'étend, en réalité, au-dessous de la Nouvelle-Orléans et le long des rives du Mississippi, sous la protection de ses eaux et de celles du golfe. Nous l'avons déjà dit, nous le répétons encore, il faut que la culture de l'oranger s'étende le long de toute la basse Louisiane; on peut y arriver, en prenant quelques précautions pour préserver les arbres des atteintes du froid. Cette précaution consiste en abris que l'on donne aux arbres, en plantant par derrière, du côté exposé aux courants d'air glacé, un rempart d'arbres, ou un bois assez épais pour arrêter la marche du vent et en adoucir sinon en annihiler complètement les effets. Ainsi abritée la paroisse Plaquemines pourra rivaliser avec la Floride.

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu, du 3 août:

On fait ici les préparatifs pour construire de vastes hôtels, afin de recevoir convenablement et commodément un nombre énorme de visiteurs que l'on attend ici, pendant l'automne et l'hiver.

—C'est le 7 août que s'ouvre, à la Nouvelle-Orléans, la Convention d'immigration. Elle se composera strictement de personnes qui, nées au Nord, habitent maintenant la Louisiane. Le but est d'obtenir de ceux qui composent la Convention, leur opinion franche et complète sur les ressources agricoles, minérales et de toute autre nature, ainsi que sur l'avenir des pays du Sud et spécialement de notre Etat.

Il y a plusieurs mois que le Col. Geo. Moorman, président de la Société d'immigration d'Etat de la Louisiane, a convoqué cette Convention. L'idée a été favorablement accueillie par nos concitoyens du Nord. Après une courte enquête, on a pu s'assurer de la présence et de la coopération de représentants de tous les Etats du Nord. On s'attend donc à une nombreuse assistance et l'association d'immigration a pris toutes les mesures nécessaires pour assurer le succès de l'entreprise, pour procurer, sur les différentes lignes de fer, le passage et, dans les hôtels, le logement et la nourriture à prix réduits. Les intéressés devront s'adresser au Col. Moorman, pour plus amples renseignements.

Au jardin des Plantes, Gavroche rencontre un couple d'une laideur grotesque.

—Tiens! s'écrie-t-il en se dandinant les mains dans ses poches, on a donc ouvert la cage aux singes!

Le monsieur, furieux:

Est-ce pour moi que vous dites cela?

—Non, monsieur.

—Alors, c'est pour ma femme?

—Non.

—Alors, pour qui est-ce donc?

Gavroche se sauvant:

—C'est pour les deusses!

Pensées choisies de Briollet:

Les routes sont comme les femmes, les plus battues sont les meilleures.

Bizarre!.... Pourquoi le temps change-t-il quand il a plu?

99 moutons et un Champenois.... s'embêtent.

Ce n'est plus qu'au linge sale que les vieux invalides peuvent jeter leur mouchoir.

Rien n'est brutal comme un fait, si ce n'est un portefaix.

FEUILLETON.

[Bon nombre de nos lecteurs nous ayant écrit qu'ils laissaient s'accumuler plusieurs chapitres du feuilleton pour les lire à la fois, mais qu'il leur arrivait souvent d'en égarer quelques uns, nous nous sommes décidés à reproduire, le lundi matin, tout ce qui aura paru pendant la semaine du roman en cours de publication. Pour leur être agréables, nous avons résolu de leur faire parvenir désormais l'*Abeille* le lundi.]

Pauvre Petiote

Par Paul d'Aigremont.

PREMIÈRE PARTIE.

La Recluse de Brionne.

—Suite—

Il demeura debout sur la plate-forme, mais dans l'ombre, contre l'intérieur.

—Je vais continuer à raser les maisons, dit Hubert à son camarade, afin de voir s'il ne descend pas soit à la station qui est au coin de la rue du Cardinal-Lemoine, soit en route. Toi, va chercher un fiacre, tu me rattraperas avec, et, si je suis trop fatigué, je monterai avec le cocher, préviens-le. Pour le moment, je peux encore marcher.

Pendant que Boulanger se mettait en devoir de lui obéir, Hubert, en effet, suivait le tramway, dissimulé par l'ombre des maisons, filant aussi vite que l'omnibus, les coudes au corps, en ménageant son haleine et en cadençant son pas.

A la station du boulevard de Cluny, l'individu descendit sans se presser du tramway et regarda autour de lui. Il dut être tranquille et ne put rien distinguer de suspect, sans doute, car il alluma un cigare et partit dans la direction de l'Odéon, le pas très calme et la mine apaisée. Il croyait évidemment, après tant de précautions et de ruses avoir dépisté les gens qui eussent pu le suivre. Il se trompait.

Un fiacre attelé d'une vieille haridelle à l'air bénin et tranquille marchait presque sur les talons de l'individu. Dans l'intérieur du fiacre, il y avait le cocher, en qui Boulanger avait reconnu une vieille connaissance de la préfecture, et auquel, pour des raisons de service, il avait emprunté sa place d'abord, son fouet et sa houppelande ensuite. A côté du cocher, Hubert, tranquille et confiant dans la sagacité de Boulanger, se reposait.

L'Allemand les conduisit à l'Odéon d'abord, puis tout le long de cette interminable rue de Vaugirard qui n'en finit plus.

Là un danger plus sérieux se présentait. L'inconnu n'allait-il pas se jeter dans une des rues transversales et disparaître subitement?

Hubert eut peur de cette complication: n'y tenant plus, il sauta au bas de la voiture sans l'arrêter, et se mit à marcher dans son ombre même.

Ses craintes étaient vaines.

Depuis sa descente du tramway, l'Allemand était rassuré et marchait maintenant tranquillement, mais plus rapidement à mesure qu'il avançait, comme un homme qui est pressé de rejoindre sa demeure.

Il allait droit devant lui, ayant allumé un autre cigare, un très gros cigare, cette fois-ci, dont le feu énorme guidait Hubert.

Bientôt il atteignit la rue du Cherche-Midi, puis la rue de Sèvres et s'engagea dans la rue Vaneau.

Arrivé rue de Babylone il hésita, oh! très peu, l'espace d'une seconde seulement, comme s'il eût voulu tourner à gauche dans la rue Barbet-de-Jouy; puis, subitement, il se ravisa et continua de marcher droit devant lui. Cette indécision, si légère qu'elle fût, n'avait point échappé à l'œil perçant d'Hubert.

—Doucement, se dit-il, je crois bien que c'est par ici qu'il doit gîter.

Depuis la rue de Vaugirard, Boulanger était descendu de voiture, frôlant, lui aussi, les murailles à quelques pas d'Hubert, guettant le moindre de ses signes. On eût dit qu'à l'un comme à l'autre de ces fins limiers, habitués à toutes les ruses et à tous les trucs, qui presque toujours sont obligés d'agir par inspiration ou par pressentiment, une voix secrète leur disait que le but était proche, et que le moment solennel approchait.

Hubert fit un signe rapide à Boulanger.

Celui-ci, aussitôt s'approcha avec les mouvements souples et muets d'un chat en maraude.

—Vite, lui dit Hubert, il a hésité pour savoir s'il passerait par la rue Barbet-de-Jouy, il doit donc habiter une des rues qui donnent à la fois rue de Vaneau et rue Barbet-de-Jouy, va vite dans cette dernière et attends à chaque coin de rue transversale que tu rencontreras. S'il entre dans l'une d'elles, je sifflerai; sinon je continuerai ma route.

—Tu entendras bien mon pas!

—A coup sûr.

—Bien.

—De la rue Barbet-de-Jouy, tu iras dans la rue de Bourgogne où tu opéreras la même manœuvre.

—C'est entendu, dit l'autre.

Et il se mit à courir très vite, mais toujours sans bruit, prêtant toute son attention au coup de sifflet que devait lui envoyer Hubert.

Ce ne fut point long.

Comme Boulanger attendait, arrêté au coin de la rue Chanaleilles, une longue modulation se fit entendre: c'était Hubert qui signalait l'entrée de l'Allemand dans cette voie.

Boulanger demeura immobile quatre ou cinq secondes l'oreille au guet et l'œil perçant les ténèbres; puis, tout à coup, ne distinguant plus le pas de l'étranger, il recommença à chanter.

Aussitôt un nouveau sifflement lui répondit et Hubert se mit à courir vers lui.

A moitié rue, à peu près, ils se rencontrèrent.

Hubert eut un juron énergique.

—Mille noms de noms, s'écria-t-il, tu l'as laissé filer!

L'autre, qui attachait moins d'importance que son camarade à ce travail qui ne lui était point commandé, garda tout son sang froid.

—Laisser filer? répéta-t-il, et par où, s'il te plaît?

—Mais par la rue Barbet-de-Jouy, parbleu!

—Oh! pour ça, mon vieux, je te réponds que non; j'ai marché très vite, je me suis accoté contre la dernière maison attendant ton signal, et je te garantis bien que personne n'est passé ni à droite, ni à gauche, ni sur le milieu, ni sur les côtés depuis que je suis là.

—Alors c'est que l'individu est entré dans l'une des maisons.

—A gauche probablement. Parce qu'à droite la lune éclaire en plein, je n'ai point quitté la rue des yeux, et je certifie que personne n'a montré le nez par là.

—C'est vrai; je regardais moi-même et je n'ai rien vu.

—Tant mieux, ajouta-t-il après quelques secondes de réflexion, notre tâche se simplifie.

—Que veux-tu donc faire?

—Visiter les maisons parbleu!

—Visiter les maisons!

—Oui. Du reste il n'y en a pas tant que cela; regarde.

CHAPITRE VI

VIVIANNE DE LYESSE.

A cette époque, en effet, les constructions élevées sur la gauche durant ces dernières années, n'existaient pas encore; de grands jardins occupaient seuls tout ce côté de la rue Chanaleilles.

En entrant par la rue Vaneau, on voyait une grande grille, la seule du reste, en dehors de celle-là pas une porte, pas une maison n'apparaissait.

—Mon Allemand n'a pu entrer que là, dit Hubert à Boulanger, je vais m'informer.

Hardiment, il sonna à une petite porte placée à côté de la grille.

Presque aussitôt, le cordon fut tiré et un individu de haute taille, avec les cheveux blancs, l'air intelligent et honnête en même temps, se présenta au seuil d'un pavillon situé à droite de la porte et qui servait de loge.

A l'aspect d'Hubert et de Boulanger, son visage ne devint point maussade et renfrogné, au contraire. Ce fut avec la mine souriante des natures expansives et droites qu'il demanda:

—Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

Cet homme au visage épanoui et heureux, dont les yeux étaient pleins de gaieté et de bonheur de vivre, tandis que ses triples mentons racontaient la vie confortable et la santé bien équilibrée, devait avoir un caractère tout droit auquel la dissimulation et le mensonge n'étaient pas possibles.

Hubert le crut ainsi et tout de suite demanda sans hésitation:

—Nous suivons, depuis plusieurs heures, un coquin des plus dangereux, car nous sommes employés au service de la préfecture de police, tous les deux, mon camarade et moi. Cet individu est entré, sous nos yeux, dans la rue Chanaleilles, et comme il n'en est pas sorti, c'est qu'il y est encore.

—Naturellement, dit le concierge.

Alors vous pensez qu'il est ici?

—Dame, il est passé du côté gauche de la rue, et il n'y a pas d'autre maison que la vôtre.

—C'est vrai; mais cependant je vous garantis qu'il n'a pas mis les pattes dans mon immeuble. M. le baron d'Ailly à qui appartient l'hôtel, est à la campagne depuis deux mois, la maison est seule, sans un chat, que ma femme et moi, et ce soir, personne n'est entré, je vous le certifie bien.

—Même sans sonner? Avec un passe-partout, par exemple?

—Même sans sonner, vu que je fumais ma pipe en faisant les cent pas dans la cour, entre ma loge et les remises, c'est-à-dire devant les deux portes, la grande et la petite, et, si quelqu'un fût entré, je l'aurais certainement vu.

—Et cependant, fit Hubert, avec découragement, il n'y a pas à en douter, l'individu a subitement disparu à gauche.

—Ah! mais attendez, dit le concierge, il a peut-être pénétré chez le duc de Lyesse, à côté même de chez nous.

—A côté de chez vous? Mais je n'ai rien vu voir qu'un mur et des jardins.

Le concierge sourit.

Hubert l'eût volontiers étranglé, tant son impatience était grande.

—Parlez donc, dit-il, nous perdons un temps précieux, un temps pendant lequel le gredin va disparaître.

Le concierge sortit avec les deux agents.

—Venez avec moi, dit-il.

Il fit une vingtaine de pas environ vers la rue Barbet-de-Jouy et, s'arrêtant devant un angle de mur, dans lequel l'ombre, encore plus profonde, ne permettait de rien distinguer:

—Tenez, dit-il, voilà une petite porte dérobée par laquelle votre individu a bien pu se faufiler chez le duc de Lyesse.

Hubert eut bientôt allumé une de ces petites bougies appelées *rats de cave*, et grâce à elle il chercha une sonnette, un timbre ou un heurtoir, quelque chose enfin qui pût lui permettre de se faire ouvrir. Le concierge devina son intention.

—Ne cherchez pas, dit-il, c'est inutile; cette petite porte ne sert probablement que la nuit, et ceux qui entrent ou qui sortent par là, continua-t-il avec un certain sourire, ne font point de bruit et ne préviennent personne, pas même les domestiques.

Du reste, je crois que cette porte, dont le duc de Lyesse s'est beaucoup servi autrefois, dit-on, est condamnée depuis longtemps.

Hubert frappait du pied et était dans un état de surexcitation impossible à dépeindre.

—Non, dit-il enfin, non ce n'est pas possible!.... on a pénétré par là il y a quelques minutes, j'en suis sûr.

—Après tout, dit le concierge, on n'entend plus parler que de vols et d'assassinats, c'est bien possible.

Le gendre de M. le duc de Lyesse, le marquis de Beaujeu et madame la marquise sont précisément à Paris dans ce moment et, ce serait leur rendre service si nous les prévenions que quelqu'un de suspect est entré chez eux; venez.

Ils tournèrent bientôt dans la rue Barbet-de-Jouy.

Deux grands réverbères, allumés et accrochés au mur de la façade, laissaient distinguer en haut d'une porte de cathédrale, les armes somptueusement sculptées de la famille de Lyesse, l'une des plus nobles et des plus riches de France.

Le concierge du baron d'Ailly sonna et un Suisse à la livrée éblouissante, à la face violacée et crevant de pléthore, se présenta au seuil, dès que la porte fut ouverte.

Autant la maison d'à côté était sombre morne, obscure, autant l'hôtel princier du duc de Lyesse était plein de mouvement, de lumière et de vie. De nombreux domestiques allaient, venaient; devant la porte, on voyait un landau attelé, les lanternes allumées; derrière la vérandah de verre largement éclairée au dessus de l'immense perron, aux marches de marbre blanc, on apercevait une entrée somptueuse, encombrée de tapisseries, et dans laquelle se tenaient debout les valets de pied de la maison, avec leur livrée de soie noire et leurs aiguillettes d'or sur l'épaule.

Le Suisse avait toisé d'un regard assez impertinent les deux étranges visiteurs; mais ayant reconnu son camarade de derrière, son visage subitement se radoucit.

—Tiens, c'est vous, d'Ailly, dit-il en donnant au concierge le nom de son maître, ainsi que cela se fait d'ordinaire parmi les gens de grande maison, je ne vous reconnaissais pas, mon cher, quelle drôle de mine vous avez!....

—Je crois bien, c'est qu'il arrive quelque chose de pas drôle, savez-vous?

—Quoi donc?

—Ces messieurs que vous voyez là avec moi sont deux agents de la préfecture de police qui sont à la poursuite, depuis ce matin, d'un malfaiteur des plus dangereux.

—Un assassin, appuya Hubert.

—Un assassin, redit le Suisse, dont les splendides couleurs subitement s'altérèrent.

—Oui, dit le concierge du baron d'Ailly, et cet assassin s'est introduit chez vous, paraît-il, par la petite porte du bout du jardin.

Du coup, le Suisse devint livide.

—Il faut prévenir les gens de service, dit-il.

Avant que Hubert eût prononcé une parole, le Suisse avait étendu la main vers la cloche d'appel, et, bientôt les vingt cinq domestiques qui formaient le personnel de l'hôtel de Lyesse étaient sur pied.

Un individu, rasé de près, au teint blême, au visage fin et impassible, arriva bientôt.

—Monsieur Robert, le premier valet de chambre de monsieur le marquis et son frère de lait, dirent les autres en s'inclinant avec un respect qui prouvait l'autorité du personnage.

—Monsieur le marquis, qui est habillé pour conduire madame la marquise à la kermesse qui a lieu ce soir chez le baron Nathan vous recommande de fouiller le jardin de fond en comble, même la maison, messieurs, dit-il aux deux officiers.

Madame la marquise est extrêmement effrayée et M. le marquis met tout le personnel à votre disposition. Il vous sera extrêmement reconnaissant d'abord de retrouver le criminel, ensuite de tranquilliser madame la marquise.

On avait décroché les lanternes des écuries et bientôt le jardin de Lyesse fut éclairé comme en plein jour. Certes, si jamais battue consciencieuse fut faite ce fut celle-là.

Pas un massif, pas un buisson, pas un arbre derrière lequel une ombre si petite qu'elle fût, eût pu se dissimuler, ne fut laissé sans avoir été battu, fouillé, examiné.

Après le jardin, ce fut le tour des communs, des écuries, des remises, enfin de la maison.

Hubert était merveilleusement secondé par le valet de chambre de M. de Beaujeu, qui donnait des ordres avec une clarté et une précision remarquables.

En moins d'un quart d'heure, il n'y avait plus un recoin du sous-sol aux combles, qui n'eût été exploré avec un soin minutieux.

Mme la marquise était inquiète, et ce mot seul paraissait enflammer le courage des plus nonchalants. Les galeries regorgeaient de merveilles et sans rivales à Paris, la salle à manger aux dressoirs chargés d'orfèvreries, les salons des fêtes, même les appartements du duc de Lyesse, alors absent de son hôtel, rien ne fut oublié. Seul, l'appartement de la marquise avait été respecté.

Mais à quoi bon le visiter, on savait bien que ce n'était point dans des pièces encombrées de femmes de chambre que le malfaiteur avait pu se réfugier.

C'est fini, bien fini, l'Allemand avait passé par-dessus les murs, on était ressorti par la petite porte pendant que les policiers étaient entrés chez le baron d'Ailly, de cela, il n'y avait point à douter.

S'obstiner et chercher encore, ainsi qu'Hubert en avait le désir au fond de lui-même, eût été de la folie.

Malgré lui, néanmoins, l'agent regardait toujours tout le long des immenses tapisseries pendues dans le grand escalier et représentant les exploits en Terre Sainte de Godefroy de Lyesse, le compagnon de saint Louis.

Hubert était revenu sur le palier du premier étage, et là, en proie à la plus amère des déceptions, il prenait congé du valet de chambre, quand, tout à coup, une porte s'entr'ouvrit, et une voix nette, ferme, nerveuse et jeune prononça ce seul mot:

—Robert!

Celui-ci balbutia:

—C'est M. le marquis, attendez-moi là.

Et, pirouettant lestement sur ses talons, le valet de chambre se précipita vers la porte qui venait de s'entr'ouvrir.

Mais celui qui avait parlé ne laissa pas le valet de chambre aller bien loin.

—Robert, continua-t-il en restant caché par le battant de la porte, est-ce que les agents sont partis?

—Non, monsieur le marquis, ils sont toujours là.

—Ont-ils découvert quelque chose?

Rien du tout, monsieur le marquis.

—Ah! tant pis, la marquise va certainement être malade de peur. Ont-ils tout visité, Robert?

—Tout, monsieur le marquis, excepté l'appartement de Mme la marquise.

—Pourquoi cette exception?

—Oh! monsieur le marquis!.... la discrétion.

—Oui, oui, je comprends; mais dis leur d'entrer tout de même, ces braves gens doivent mener leur tâche jusqu'au bout; et, d'un autre côté, la marquise sera moins tourmentée si elle les voit. Où sont-ils, Robert?

—Ils sont là, monsieur le marquis, sur le palier.

—Sur le palier?

Avant que le valet de chambre ait répondu la lourde tapisserie qui cachait l'entrée de l'appartement de la jeune femme s'écarta brusquement et le marquis Manuel de Beaujeu parut.

La taille un peu au-dessus de la moyenne était svelte, admirablement prise, et d'une élégance qui faisait merveilleusement ressortir le costume de soirée dont il était revêtu.

Le large plastron blanc de sa chemise de toile, sa cravate de batiste blanche, rendaient plus jeune et plus fin son visage imberbe, un peu long, au teint légèrement coloré comme celui des blonds. Il pouvait avoir de vingt-six à vingt-huit ans à peine, et cependant son front sur lequel les cheveux étaient coupés extrêmement ras se dégarnissait légèrement vers les tempes, et ses yeux, des yeux au regard trop clair et en général d'une expression froide et hautaine, qui arrêtait net le courant de sympathie créé par son nom, sa situation et sa fortune, de vrais yeux de diplomate, aux sentiments intraduisibles et aux paupières tombantes étaient entourées de mille petites rides, invisibles de loin et plus fines que des aiguilles. C'est que le marquis de Beaujeu orphelin et maître très jeune d'une fortune considérable avait mené à Paris la vie à grandes guides et avait goûté largement à la coupe pleine de toutes les ivresses et de toutes les passions, cette coupe tendue aux jeunes gens riches et libres de leurs actions comme de leur fortune.

Il s'était marié, les uns disaient pour réparer la brèche profonde faite dans son patrimoine par la dame de cœur et la dame de pique; les autres prétendaient que c'était par amour; avec la fille très jeune, très belle et surtout très riche du duc de Lyesse.

Depuis lors on le voyait peu dans le monde où l'on s'amuse, et plus du tout dans les coulisses des petits théâtres ni au foyer de l'Opéra dont il était jadis un des plus fidèles habitués. Il accompagnait sa femme partout avec une assiduité qui eût dû faire croire à une passion sincère et profonde, mais étonnait sous un air froid et paraissait un peu difficile à admettre chez un blasé qui n'avait jamais rien aimé.

Il ne passait point pour lui faire d'infidélités en effet, et ne la quittait que pour aller à son cercle où la table de baccarat avait pour lui un attrait qui n'avait d'égal que la déveine qui le poursuivait.

Néanmoins ces pertes quelque considérables qu'elles fussent, n'étaient point faites pour le tourmenter, la fortune du duc de Lyesse étant, disait-on, de nature à supporter de plus rudes assauts que ceux-là.

La lumière venue de l'antichambre par la portière relevée, éclairait par derrière la silhouette élégante du marquis de Beaujeu, ne permettait à Hubert de distinguer les contours vagues de son visage, finement rasé, très blanc et très jeune, dans la fraîcheur élégante de son costume de soirée.

—Entrez, messieurs, entrez, dit-il aux agents, la marquise de Beaujeu veut vous remercier elle-même de vos recherches et de la peine que vous vous êtes donnée pour nous.

Il se retourna en disant ces mots, et précéda ceux auxquels il s'adressait; ouvrant lui-même les portes, relevant les tapisseries.

Arrivé dans un petit salon tendu de soie rose pâle, broché d'argent, d'un luxe souverain, il appela:

—Vivianne!....

Et il ajouta:

—Ces messieurs sont là.

Aussitôt une jeune femme apparut dans l'encadrement de l'étoffe soyeuse largement relevée par des cordelières de soie mate.

Elle était vêtue comme pour le bal, d'une robe de satin blanc recouverte de fines dentelles, et somptueusement étoilée de fleurs en diamants. Le corsage, amplement échancré, moulait un corps souple et mince comme une liane. Le cou, un peu long, s'élançait aussi délicat et aussi gracieux qu'une tige de fleurs, supportant une adorable tête brune et pensive aux longs yeux de sultane, doux et profonds.

L'ovale du visage, l'extrême pureté du nez et de la bouche, les cils très longs voilant des prunelles semblables à du velours, mais limpides, honnêtes et étonnées comme des prunelles d'enfant, tout cela donnait la sensation de ces figures idéalement belles et suaves que nous ont laissées les vieux peintres italiens du seizième siècle.

Le reste de la personne, surtout l'expression mélancolique de l'attitude et de la physionomie, ne démentait point cette grâce pensive et triste du regard.

En voyant la marquise Vivianne, on était frappé du charme étrange, presque douloureux, qui émanait d'elle. C'était peut être une timidité et une réserve poussées à l'extrême, peut-être un peu de fierté hautaine, peut-être, encore quelque souffrance cruelle et concentrée qu'une puissante volonté renfermait seule au-dedans d'une âme très délicate.

—Que se passe-t-il donc, messieurs? demanda-t-elle en s'adressant aux agents. On assure qu'un malfaiteur s'est introduit chez nous, est-ce vrai?

Elle avait fait quelques pas, glissant plutôt qu'elle ne marchait, la longue traîne de sa robe ondulant derrière elle, avec des bruissements de vague mourante.

Ses yeux noirs, qui avaient la limpidité d'une eau de source vierge, corrigeaient la froideur de son grand air plein de réserve et de dignité. Sa voix de contralto, aux longues inflexions chantées, dénotait une nature aimante, très douce, encore plus sensible que nerveuse.

Elle ajouta avec un sourire qui augmentait encore le charme de sa physionomie, cependant si séduisante déjà:

—Quoique fille d'une race vaillante, je ne suis pas brave, messieurs, et j'ai très peur de tous ces criminels dont on parle depuis quelque temps.

Hubert, remué par une sympathie irrésistible et bizarre, s'inclina profondément devant la jeune femme et lui dit:

—C'est vrai, madame la marquise, nous croyons, mon camarade et moi, qu'un malfaiteur s'est introduit dans l'hôtel, en passant par la petite porte des jardins.

Vivianne tressaillit.

—La porte qui donne dans la rue Chanaleilles, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Mais elle est condamnée depuis bien longtemps.

—En êtes-vous sûre, madame la marquise?

Elle parut se recueillir.

—C'est-à-dire, fit-elle, que je me trompe en disant qu'elle est condamnée, je crois qu'en effet elle ne l'a jamais été, mais je ne pense pas non plus que personne y soit passé depuis de longues années.

Elle se retourna vers son mari.

—Et vous, Manuel, dit-elle, êtes-vous de mon avis?

—Absolument, répondit-il.

Hubert considérait maintenant le marquis sous la lumière des girandoles placées sur la cheminée.

C'était bien un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, tout au plus, d'une distinction accomplie, avec une de ces physionomies fines et froides comme une lame d'acier et sur lesquelles toute sensation éprouvée ne laisse jamais de trace.

Il écoutait sa femme avec un sourire doux et complaisant, paraissant s'intéresser profondément à ce qu'elle disait.

A la question de la marquise, la physionomie de M. de Beaujeu ne perdit rien de son calme et de sa quiétude.

—Je pense absolument comme vous, ma chère Vivianne, dit-il, et je ne crois pas que jamais personne se soit permis de passer par là, depuis la défense que vous en avez faite vous-même.

Des larmes montèrent aux yeux de la jeune femme, tandis que pour expliquer ces paroles, et d'une façon extrêmement naturelle, le marquis de Beaujeu ajoutait en s'adressant aux agents:

—Mme la marquise, messieurs, a, en effet, défendu que l'on se servît jamais de la petite porte donnant dans la rue Chanaleilles, voici pourquoi:

Sa mère, Mme la duchesse de Lyesse, une sainte, pour laquelle nous avions tous un amour profond et une vénération sans bornes, passait tous les matins par cette petite porte, soit pour aller faire ses dévotions à l'église, soit pour aller visiter ses pauvres.

Par un sentiment de souvenir et de respect, la marquise a désiré que cette porte sanctifiée par les bienfaits de notre mère adorée ne fût plus profanée par personne. Nos gens qui sont presque tous depuis longtemps au service de la famille, et qui aiment la fille, au moins autant qu'ils ont aimé la mère, ont compris la pieuse pensée qui a dicté cet ordre et je suis bien sûr qu'ils l'ont respectée.

Cette déclaration avait été faite d'une voix émue mais très nette et en apparence très sincère; du reste, les larmes montées dans les splendides yeux de Vivianne, l'expression de son visage, sur lequel le souvenir de la morte mettait un voile de mélancolie encore plus profond que la tristesse habituelle de la jeune femme, tout avait un accent de vérité auquel l'agent ne pouvait se méprendre.

—Pardon, dit-il, monsieur le marquis, vos serviteurs peuvent respecter la défense de madame la marquise, et un malfaiteur pénétrer quand même dans votre hôtel par cette issue-là.

—Pénétrer par là, sans la complicité des gens de l'hôtel, c'est difficile, vu qu'il y a de solides verroux qui doivent toujours être mis. En me promenant ces jours-ci dans cette partie du jardin, j'ai même remarqué qu'ils étaient poussés; avez-vous vu ce soir, monsieur l'agent, s'ils le sont toujours?

Hubert réfléchit.

—Je n'y ai pas fait attention, monsieur le marquis, dit-il, mais, si vous le permettez, nous allons revenir dans le jardin et y faire une perquisition nouvelle.

—Si je le veux, s'écria Manuel, si nous le voulons, mais nous vous en prions, la marquise et moi, au contraire: nous vous en prions avec la plus grande instance, et nous vous sommes particulièrement reconnaissants de toute la peine que vous vous donnez pour nous!

—Oh! oui, très reconnaissante, en effet, murmura Vivianne en levant ses longs yeux sur l'agent.

—Robert, continua le marquis en se retournant vers son valet de chambre, tu vas te mettre de nouveau à la disposition de ces messieurs, tu les mèneras partout où ils voudront aller, tu leur donneras toutes les explications qu'ils te demanderont, et tu nous attendras cette nuit afin de rassurer, à notre retour, madame la marquise qui a encore peur, je le vois.

Robert s'inclina.

—Vos ordres seront exécutés, monsieur le marquis.

Un divin sourire entr'ouvrit les lèvres de Vivianne.

Elle enveloppa son mari d'un regard dans lequel il y avait tout un monde de passion et de tendresse.

—Merci, Manuel, dit-elle doucement, vous êtes bon, vous avez pitié de toutes mes faiblesses.

—Vous en avez si peu, ma chère amie ....répondit le marquis, en essayant de donner une expression gracieuse à sa physionomie impassible, tandis que ses yeux demeuraient froids.

—Permettez-moi, messieurs, dit Vivianne, en s'adressant aux agents que Robert conduisait déjà vers l'antichambre, permettez-moi de joindre mes remerciements à ceux du marquis de Beaujeu; je vous suis bien reconnaissante en effet de toute la peine que vous vous donnez pour nous, de toute celle que vous allez vous donner encore.... Mais, véritablement, ces bandits qui entrent dans les maisons pour assassiner me font peur, tant de peur, que j'accepte volontiers de vous voir fouiller encore dans notre demeure.

Cherchez bien surtout, cherchez partout, même chez moi!....

Un frisson avait fait tressaillir ses épaules nues.

Manuel lui offrit son bras, elle le prit, et en passant devant Hubert et son camarade profondément inclinés, elle leur sourit doucement.

Elle sortit, et il sembla qu'une lumière s'éloignait; quelque chose d'honnête, de pur et de doux qui avait disparu avec elle.

Les agents allaient exécuter son ordre et commencer par son appartement même, ainsi que la jeune femme l'avait désiré, quand tout à coup le marquis de Beaujeu revint.

—Robert, dit-il, j'ai oublié de te faire une recommandation très importante, il faut que ces braves gens se rafraîchissent, fais-leur servir tout ce qu'ils désireront, et donne-leur à boire une vieille bouteille de Pomard à la santé de la marquise et de la mienne.

—Oh! monsieur le marquis, murmura Boulanger ravi, vous êtes mille fois trop bon, et vous nous traitez avec des égards que nous n'avons certainement pas l'habitude de rencontrer dans les endroits où nous allons.

—Pourquoi cela? c'est une affreuse injustice. N'êtes-vous pas les défenseurs de la société, les soldats de l'intérieur?

Ne vous devons-nous pas, à vous qui veillez sur la sécurité de nos demeures et même de nos personnes, autant qu'aux soldats qui vont défendre nos frontières?

Pour moi, c'est tout pareil, et je ne saurais faire de différence.

Au bout de quelques secondes à peine, il continua:

—Je me trompe, j'en fais une, il y a pour vous encore plus de danger que pour le soldat, par conséquent plus d'honneur. Vous êtes plus calomniés, plus méconnus, vous avez donc droit à plus d'estime!

Boulanger était radieux.

Hubert, le visage assombri, l'œil inquiet et préoccupé, regardait avec une attention profonde le marquis de Beaujeu.

Celui-ci avait-il conscience de l'examen dont il était l'objet! Ce n'était guère probable, car ce fut avec toute la grâce dont sa personne très raide et d'aspect glacial pouvait être capable, qu'il s'avança vers Hubert lui-même, et lui mettait un billet de banque dans la main:

—Acceptez ceci de la part de la marquise, dit-il, comme une faible compensation à toute la fatigue que vous prenez pour elle.

Hubert repoussa la main tendue vers lui:

—Vous vous trompez, monsieur le marquis, dit-il, je ne prends pas de peine pour madame la marquise; ce que nous en faisons mon camarade et moi, c'est tout simplement pour remplir notre devoir; nous l'accomplissons aujourd'hui pour vous, demain ce sera pour un autre, le premier venu, pourvu qu'il ait besoin de nous.

—Je vous en prie, insista Manuel de Beaujeu, prenez cette petite somme à titre de gratification. Vous êtes si peu payés et vous avez un si pénible métier!

—Non, appuya Hubert dont les sourcils s'étaient violemment rapprochés; non, je ne veux pas d'argent, je n'en prendrai pas!....

—Vous êtes un brave homme, s'écria le marquis, et je vous recommanderai à vos chefs que je connais particulièrement. Tout de même, je vous répète que vos scrupules sont exagérés et que vous devriez accepter ce que la marquise de Beaujeu m'a prié de vous offrir en son nom....

Avec le même entêtement obstiné, Hubert hochait la tête, marmottant entre ses dents:

—Non, je ne le prendrai pas, cet argent, non!....

Les yeux de Boulanger étaient fixés sur son camarade, et leur expression était loin d'encourager ni même d'approuver la délicatesse exagérée d'Hubert.

Le marquis de Beaujeu ne tarda pas à s'en apercevoir. Ce fut à Boulanger qu'il remit le soyeux papier bleu et blanc.

—Votre camarade, lui dit-il, réfléchira à coup sûr; vous, vous me paraissez plus raisonnable que lui; prenez ceci, et, quand vous le pourrez, faites-lui en accepter la moitié.

Il disparut à ces mots.

Hubert le suivit des yeux, l'air courroucé, surtout préoccupé.

Robert s'était éloigné par discrétion.

—Est-ce que tu es assez ridicule, lui dit Boulanger, et as-tu découvert quelque mine d'or en fouillant les carrières d'Amérique, pour aller refuser une semblable gratification?....

Hubert regarda son camarade de plus en plus furieux.

—J'ai refusé, dit-il, parce que je ne trouve pas ça naturel, entends-tu, qu'on nous offre de l'argent pour faire notre devoir. Est-ce que cela t'est arrivé à toi quelquefois, dis, une semblable affaire?

—Non, mais je n'ai jamais opéré chez les grands seigneurs non plus, et on dit qu'ils ont les mains ouvertes, ce qui est naturel, puisque leur argent ne leur a jamais coûté de peine à gagner.

—C'est égal, dit Hubert, il y a là quelque chose qui ne me revient pas.

—Quoi? fit l'autre.

—Je ne sais pas.

—Tu vois bien, c'est une lubie....

—Tu n'as pas vu les yeux du marquis? demanda tout à coup Hubert à son compagnon.

—Si, répondit Boulanger; pourquoi me demandes-tu cela?

Hubert ne répondit que par une nouvelle interrogation au dernier mot de son camarade.

—Et les yeux de l'Allemand, de celui que nous poursuivions tout à l'heure, les as-tu vus aussi?

—Oui, là-bas dans la rue Sainte-Antoine, quand je l'ai dépassé.

Hubert s'approcha encore plus près de son collègue.

—Est-ce que tu ne trouves pas que c'est le même regard? demanda-t-il très bas.

Un sentiment de profonde stupéfaction se répandit sur le visage de Boulanger.

—Le même? répéta-t-il, le même regard que qui? que le marquis de Beaujeu?

Hubert eut sans parler un geste affirmatif de la tête. Boulanger haussa les épaules.

—Allons donc! dit-il, j'avais raison, tu es fou!....

—Il ne s'agit pas de savoir si je suis fou, répondit l'autre, dis toujours, est-ce, oui ou non, le même regard?

Boulanger n'hésita pas.

—Non, dit-il, mille fois non, je ne sais pas quel diable de roman tu vas bâtir; mais toi si fin, si perspicace, tu as certainement la berlue, ce soir.

L'autre avait les yeux presque noirs, très foncés à coup sûr, et celui-ci les a d'un bleu tellement pâle, qu'ils en sont gris.

Hubert ne répondit pas, le valet de chambre revenait.

—A votre disposition, messieurs, leur dit-il; votre souper est prêt; voulez-vous d'abord manger, ou bien préférez-vous attendre un peu plus tard?....

Il était froid et correct comme son maître qu'il s'appliquait à copier.

—Travaillons, dit Hubert avec une sorte de rage, travaillons, nous verrons après!....

Boulanger n'osa point hasarder d'observation et suivit son camarade, tandis que celui-ci, dans un état de rage impossible à dire, fouillait tout, visitait tout, en murmurant:

—A sang Dieu!.... si je me suis trompé, je veux que le diable m'emporte!.... Du reste demain matin j'irai dire au chef ce que j'en pense, et lui qui a du nez plus que nous tous ensemble, ne traitera pas ma confidence d'imagination, comme cet imbécile qui a envie de garder cet argent pour lui.

La perquisition continua: toutes les pièces défilaient successivement devant les agents, devant Hubert surtout qui, les yeux ardemment fixés sur les murailles, semblait chercher non pas le malfaiteur qui pouvait s'être dissimulé derrière les tentures, mais bien quelque mystérieux objet, capable d'établir la preuve qu'il désirait si ardemment rapporter.

Arrivé dans la chambre à coucher de Vivianne, un adorable sanctuaire éclairé par une lampe d'argent, tombant d'un plafond sur lequel dansaient des amours, aux murs tendus d'une soie bleu pâle, arrachée à quelque boudoir de marquise, il s'arrêta soudain et eut comme un rugissement.

Puis, montrant le poing à un magnifique portrait de Manuel de Beaujeu, pendu vis-à-vis d'un lit très bas, surmonté d'une couronne de marquise:

—Ah! brigand, murmura-t-il, à nous deux. Il va bien falloir que tu me dises ton secret....

Et se campant debout, pendant que Boulanger et Robert étaient dans une pièce voisine, il examina longuement le portrait, minutieusement, avec une attention dans laquelle se concentrait toute son intelligence.

Mais peu à peu un doute terrible naissait en lui.

Le portrait était frappant de ressemblance, et Hubert ne retrouvait ni l'expression, ni les traits, ni le regard de celui qu'il avait poursuivi et examiné pendant quatre heures.

—Boulanger a raison, se dit-il à la fin, je suis un fou!

On descendit de nouveau au jardin, on visita les recoins plus minutieusement encore que la première fois: autour de la porte mystérieuse il n'y avait point de traces de pas et les verroux, de vieux verroux rouillés, pesants, énormes, étaient mis tous les deux.

Ils ressemblaient à ces vieilles fermetures de porte enkylosées depuis des années dans une immobilité à laquelle nulle main n'a jamais touché.

—Tu vois bien, fit remarquer Boulanger à Hubert que les verroux sont tous deux, et personne n'a dû entrer par là.

—On a pu les remettre par derrière, répondit Hubert.

—Non, dit Boulanger, ce sont de vieux verroux âgés dans leur rouille.

Hubert s'approcha et fit jouer les targettes. Malgré leur immobilité apparente, elles obéirent à la première pression de l'agent. Elles étaient même d'une extrême douceur.

—Je m'en doutais! murmura-t-il simplement.

Mais, comme pour répondre à la pensée nouvelle qui surgissait en lui, Boulanger répondit:

—Ce n'est pas une raison, je te certifie, moi, que les verroux n'ont pas été touchés depuis des années.

Hubert ne répondit pas.

Est-ce qu'en effet ce ne serait pas une folie de sa part, lui un misérable agent sans feu ni lieu, de vouloir s'attaquer au marquis de Beaujeu, le gendre du duc de Lyesse, le grand seigneur le plus riche, le mieux apparenté, le plus estimé de France?

Ne payerait-il pas de sa carrière brisée un soupçon si fugitif qu'il fût et qui, après tout, ne s'appuyait sur rien de sérieux?

Il pensa subitement à sa place perdue, à la misère dans laquelle il allait se trouver sur le pavé de Paris avec une femme et trois enfants en bas âge, et murmura de nouveau, pris de découragement et de peur:

—Il m'en coûterait trop cher, Boulanger a raison, je suis fou!

Vers trois heures du matin, quand la marquise de Beaujeu rentra de la fête du baron Nathan, Robert, le frère de lait de Manuel de Beaujeu, attendait la jeune femme dans le grand vestibule de l'hôtel.

—Eh bien! lui demanda Vivianne avec anxiété, n'a-t-on rien découvert?

—Que Mme la marquise se rassure, dit-il; les perquisitions les plus minutieuses, auxquelles j'ai moi-même assisté, n'ont rien amené.... Du reste, les verroux étaient mis à la petite porte et n'ont certainement pas été touchés depuis des années.

Par-dessus l'épaule de la jeune femme, on eût dit que Manuel et son frère de lait échangeaient un rapide regard.

Vivianne ne le vit point; d'ailleurs, son mari se précipitait vers elle, mettait tendrement son bras autour de sa taille, et murmurait en l'entraînant vers le premier étage:

—Je vais vous tenir compagnie pour que vous n'ayez pas peur,—mon cher amour, me le permettez-vous?

Ravie, heureuse d'une tendresse à laquelle la froideur contenue du jeune homme ne l'avait point habituée, elle se laissa conduire, presque porter par Manuel, car elle l'adorait.

CHAPITRE VII

L'ANGOISSE DE CATHERINE.

En vain Catherine Marchand avait attendu toute la soirée Mme Lambert.

Les heures avaient succédé aux heures, et elle n'était point revenue.

Qui donc pouvait la retenir ainsi?

Inquiète, ne tenant plus en place, la vieille servante était plusieurs fois montée et descendue du haut en bas de la maison, allant de sa cuisine où le repas du soir attendait l'absente, au premier étage, où le lit somptueux était d'avance arrangé pour la nuit, avec ses courtes pointes de soie, et la blancheur éblouissante des oreillers garnis de dentelle invitant au repos bienfaisant.

Et chaque fois que Catherine, déjà si attachée à sa triste et mélancolique maîtresse, avait franchi le seuil de cette pièce où Mme Lambert avait passé tant d'heures solitaires, un grand saisissement la prenait, son cœur se serrait et battait dans sa poitrine.

C'est que dans un coin de la chambre élégante aux meubles sombres, le berceau tout blanc, comme une aubépine en mai, se dressait, mystérieux et doux, semblant attendre avec ses molles tiédeurs de nid, l'ange que la brave paysanne aimerait, autant que la jeune mère, et qu'elle avait l'intention d'élever comme son propre enfant.

N'était-ce pas un but, en effet, dans sa pauvre vie solitaire, que cet humble dévouement qui ne se lasserait pas et qui, de la désespérée descendrait au petit orphelin, l'entourerait d'amour et de soins, créerait entre les deux femmes un lien de plus, un lien dans lequel Catherine Marchand entrevoyait la place au foyer, cette place des vieux serviteurs dévoués, semblable à la niche du chien fidèle, qui n'est jamais ni oubliée, ni abandonnée.

Et le cœur de la brave femme s'amollissait doucement à la vue des rideaux abaissés, et elle entourait le berceau de regards attendris, et dans ses yeux des larmes de reconnaissance montaient, et elle trouvait Dieu bon de lui avoir envoyé cette consolation inespérée d'avoir Mme Lambert à aimer, son enfant à élever.

Mais la soirée s'avançait: dans le village endormi nul bruit ne se faisait plus entendre, et la jeune femme n'était point rentrée.

De plus en plus inquiète, Catherine se décida à aller chez le voiturier qui le matin même, avait porté Mme Lambert à la gare.

Il ne demeurait pas très loin de la petite maison, et Catherine fut vite arrivée.

Devant la porte, il y avait un certain va-et-vient qui disait qu'on n'était pas encore couché.

Catherine entra dans la cour.

La femme du voiturier en effet, avec une servante, attendait son mari qui n'était point à la maison.

Le cœur de Catherine se mit à battre dans sa poitrine.

—Est-ce qu'il est allé faire une autre course? demanda-t-elle aussitôt.

—Non, répondit l'autre, c'est votre dame qui a dit ce matin à mon mari d'aller l'attendre au dernier train. Il y a déjà longtemps qu'il est parti, il ne peut pas tarder à revenir.

—Bien, répondit Catherine, je vous remercie....

Elle sortit, mais son affection pour Mme Lambert ne pouvait lui permettre de rentrer tranquillement chez elle, tant que la jeune femme ne serait pas de retour elle-même.

Sans rien dire de son projet, Catherine partit donc à la rencontre de la voiture si ardemment attendue.

Il faisait une nuit d'été, lumineuse et superbe; la lune brillait au ciel plus pure qu'une neige, et renvoyait sur la route blanche la silhouette amincie des arbres qui bordaient le chemin.

L'odeur des foins fraîchement coupés embaumait.... Il y avait dans l'air une poésie mélancolique et douce, une fraîcheur, un calme, un silence qui prenaient l'être tout entier et remuaient l'âme. Mais la paysanne ne se laissait pas impressionner par ce charme mystérieux des choses; elle allait marchant très vite devant elle, n'ayant qu'une idée: sa maîtresse; étreinte et bouleversée des plus fâcheux pressentiments.

Elle n'avait jamais, en effet, été heureuse, et la reconstitution de sa vie, qu'elle avait faite depuis quelque temps autour de Mme Lambert, l'espoir de ne jamais la quitter, d'aimer et d'élever l'enfant qu'elle allait avoir, de s'attacher à tous deux comme le chien errant s'attache au maître qui le recueille, tout cela à cette heure où elle courait sur cette route solitaire, lui semblait un rêve trop beau, un bonheur trop grand pour pouvoir jamais se réaliser.

Enfin, au loin, deux lumières rouges apparurent, perçant l'obscurité vague de l'horizon.

Les jambes de Catherine Marchand se dérobèrent sous elle.

—Mon Dieu! se dit-elle, pourvu qu'elle soit là!

Elle fut tentée de s'asseoir au revers du fossé, sur un mètre de cailloux, mais il lui sembla qu'elle ne pourrait jamais attendre patiemment l'arrivée de la jeune femme, et prise subitement d'un désir fou de revoir aussitôt sa maîtresse, elle courut comme une folle vers cette voiture qui certainement la lui amenait. Bientôt la masse noire s'agrandit tandis que les lumières devenaient plus claires et plus distinctes.

—Eh! Sylvain! cria Catherine est-ce vous?

La voiture arrivait devant la paysanne, elle s'arrêta soudain.

—Oui, répondit en même temps le cocher, c'est moi. Mais j'ai fait chou-blanc, ma vieille!

Catherine crut que la vie l'abandonnait.

—Alors, madame.... n'est pas là? demanda-t-elle, la gorge serrée comme dans un étau.

—Non, elle n'y est pas.

—Vous avait-elle prévenu ce matin qu'elle reviendrait ce soir?

—Pas positivement, elle m'a payé ce qui était convenu et m'a dit:

—Je rentrerai probablement par le train de neuf heures. Venez m'attendre; si j'étais retenue j'enverrais une dépêche à Catherine, ou je lui écrirais demain matin pour lui fixer l'heure exacte de mon retour. Avez-vous reçu quelque chose?

—Non, puisque je suis venue à votre rencontre, croyant que vous la rameniez.

—C'est juste! Mais alors, c'est que vous recevrez pour sûr une lettre demain matin.

Catherine était montée sur le siège de la voiture à côté de Sylvain Grancher, et le coupé, maintenant que les chevaux sentaient l'écurie, filait assez vite du côté du village.

—Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé! murmura tout à coup la paysanne.

Le cocher haussa les épaules.

—En voilà des bêtises!...... dit-il.

Elle se sera sentie fatiguée, ce qui n'est pas étonnant, surtout dans l'état où elle se trouve. Elle aura mieux aimé alors se reposer que de se faire secouer encore ce soir dans le train.

Elle était allée à Paris pour y faire des commissions, n'est-ce pas? demanda-t-il au bout de quelques secondes.

—Elle s'est donc dirigée sur Paris? interrogea Catherine à son tour.

Le cocher la regarda.

—Vous ne le savez donc pas? dit-il.

—Non, je ne le sais pas. Madame a dit qu'elle avait besoin de s'absenter.

—Et cela sans autre explication.

—Oui. Elle est douce comme un agneau du bon Dieu, vous savez; mais elle ne parle pas beaucoup, et, si l'on veut lui être agréable, il ne faut pas lui poser de questions.

Mais vous, comment avez-vous appris qu'elle allait à Paris?

—C'est bien simple. Je suis descendu de voiture en même temps qu'elle et j'ai attendu une demi-heure à peu près pour laisser souffler les bêtes.

Etant entré dans la gare, pour passer le temps, j'ai entendu qu'elle disait au guichet: Paris, première.

—Alors, elle est probablement à Paris, vous avez raison.

On arrivait devant la maison du voiturier.

—Voulez-vous que je vous transporte chez vous? demanda Sylvain Grancher.

C'est inutile, dit Catherine en descendant du siège, je ne suis point fatiguée, et je peux bien aller jusque-là.

—Vous aurez une lettre demain matin, dit Grancher.

N'oubliez pas de venir prévenir à quelle heure il faudra être à la gare.

—N'ayez pas peur, répondit Catherine en s'éloignant, vous serez averti à temps.

Elle regagna la petite maison plus tranquille, sa conversation avec le voiturier avait calmé son angoisse et apaisé son inquiétude. Sylvain paraissait trouver l'absence de Mme Lambert naturelle; après tout, il avait raison, la jeune femme avait dû sentir le besoin de se reposer, au lieu de se remettre en route; toute une journée de fatigue, c'était beaucoup pour une personne aussi délicate qu'elle, et se trouvant, de plus, dans un état de grossesse si avancée.

Elle se coucha, mais, malgré tous ses raisonnements, le sommeil ne put la prendre.

C'était en effet par une nuit pareille, aussi radieusement belle et calme, que subitement un grand bruit s'était fait devant la porte de sa modeste demeure, et que, réveillée en sursaut, elle avait vu sur deux civières les corps de son mari et de son fils....

La veille au soir, ils n'étaient point rentrés comme ils en avaient l'habitude, les voisins avaient endormi les pressentiments de la pauvre femme en lui affirmant que cette absence était naturelle, et qu'il ne leur était certainement arrivé rien de fâcheux, quand tout à coup elle avait eu cet affreux réveil de les voir devant elle, sanglants, mutilés!....

N'allait-on pas, d'un moment à l'autre, lui rapporter de la même façon cette belle et douce maîtresse à laquelle la veuve s'était si profondément attachée?......

Et, dans ses oreilles, des bruits imaginaires tintaient; elle croyait distinguer des rumeurs de voix; des pas pesants, comme ceux d'hommes portant un fardeau, lui semblaient résonner sur la route; à chaque seconde elle s'attendait à la vibration enragée de la sonnette, venant l'appeler à la hâte.

Vingt fois, elle sauta par terre, ouvrit sa fenêtre, se penchant au dehors, essayant de percer l'obscurité où de saisir quelque vague murmure de foule en émoi.

Mais la campagne restait silencieuse, sans un bruit ni un frémissement.

A peine percevait-on, de loin en loin, le froissement mélancolique du vent, passant dans les arbres de la forêt toute voisine de la petite maison.

Au jour, Catherine Marchand, brisée de fatigue, finit par s'endormir.

Quand elle s'éveilla, le soleil était déjà haut sur l'horizon, des mouches bleutées entraient par la fenêtre qu'elle avait laissée ouverte, et dansaient en rond dans la chambre, bourdonnant et chantant dans un rayon d'or.

Elle fut vite habillée.

—Mon Dieu! dit-elle, le facteur est peut-être passé!

Elle descendit en courant: il n'était point encore l'heure de sa tournée.

Elle l'attendit avec une impatience fiévreuse, n'osant pas sortir afin de ne pas provoquer les interminables questions des voisines.

Vers neuf heures, la pauvre femme le vit poindre de loin, avec sa blouse bleue aux filets rouges; sa casquette cirée, son grand portefeuille noir passé en sautoir.

Il s'arrêta au seuil de quelques portes, mais il marchait vite et paraissait se diriger vers la maison.

Evidemment, il y avait une lettre pour elle, et le facteur, le brave homme, prévoyant l'angoisse de la pauvre créature, se hâtait afin de la calmer au plus vite.

Il avançait, mais il était de l'autre côté de la chaussée, à l'ombre des arbres, et ne faisait point mine de passer vers la petite maison.

Maintenant l'angoisse de Catherine avait redoublé, sa gorge, affreusement contractée, l'empêchait de respirer. Elle fit un grand effort sur elle-même:

—Eh! facteur! cria-t-elle, avez-vous quelque chose pour moi?

—Il n'y a rien! répondit-il la tête baissée, sans interrompre sa marche rapide.

Catherine ouvrit la grille et lui courut après.

—Vous devez vous tromper, dit-elle; j'attends une lettre, et pour sûr vous devez l'avoir.

Le facteur s'arrêta, et complaisamment, faisant glisser son sac devant lui, il l'ouvrit et relut le nom écrit sur toutes les enveloppes.

Catherine, le cou tendu et l'œil anxieux, suivait chacun de ses mouvements.

—Non, dit-il enfin, je ne m'étais pas trompé. Il n'y a rien.

Il repartit, la laissant au milieu de la route, la bouche ouverte, l'œil fixe, en proie à une sorte de stupeur désespérée, se demandant s'il était possible, voyant se dessiner vaguement devant elle ce malheur qu'elle redoutait depuis la veille et qui lui paraissait s'approcher.

Mais, comme en dépit de tous les pressentiments, même des éventualités les plus certaines l'esprit humain tient toujours par se rattacher à quelque espérance, Catherine Marchand se dit que ce que la poste ne lui avait pas remis, le télégraphe le lui porterait à coup sûr dans la journée.

Elle rentra chez elle, attendant une dépêche; partagée entre l'espoir et l'angoisse, ne quittant plus la porte des yeux.

Mais la journée se passa, la soirée, la nuit, et la veuve ne vit rien venir, pas même une nouvelle.

Deux jours, elle demeura ainsi, dans cette incertitude qui la désespérait, et, par moment, arrivait presque à la folie.

Que faire, en effet? Partir à la recherche de la jeune femme?

Où?....

Dans ce grand Paris, où rien ne se remarque ni ne se voit; où personne, à coup sûr, ne pourrait lui donner un renseignement ni une indication?

Catherine en eut cependant l'idée; mais la raison parla plus haut que sa douleur, et elle demeura tranquille dans la petite maison, redoutant d'apprendre cette catastrophe dont maintenant elle était sûre.

Au matin, comme elle était dans la chambre de Mme Lambert, arrangeant pour la centième fois peut être les objets de la layette épars sur tous les meubles, un violent coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

Les jambes de la veuve tout à coup se dérobèrent sous elle, son sang se glaça dans ses veines, elle tomba sur une chaise longue, le visage froid, les lèvres tremblantes, murmurant:

—Miséricorde! morte ou vivante, la voilà!

Un second coup de sonnette lui rendit ses forces et la remit subitement debout, courant vers le bas de la maison.

Derrière la grille une femme, en effet, attendait.

La paysanne se précipita vers elle, puis recula en arrière: ce n'était pas Mme Lambert.

Mais presque aussitôt Catherine reconnut Madeleine Grancher, la femme du voiturier, la seule à qui elle eût parlé de son inquiétude; car elle était venue plusieurs fois ces jours passés, pour savoir si le coupé ne devait pas aller chercher la jeune femme à la gare.

Elle tenait le *Petit Journal* à la main; son visage, très pâle, était bouleversé, elle paraissait en proie à une extraordinaire émotion.

—Ah mon Dieu! fit Catherine; vous venez m'annoncer un malheur!...

—Je le crains bien, ma pauvre Mme Marchand, répondit Madeleine. Il est en effet, question, dans le *Petit Journal* de ce matin d'un crime extraordinaire qui vient d'avoir lieu au bois de Boulogne.

La paysanne n'eut point la patience de laisser achever l'explication.

—Un crime! répéta-t-elle; ah! ma pauvre maîtresse a été assassinée!.... Je m'en doutais!......

Et cachant sa figure dans ses deux mains, elle fondit en larmes.

—Ecoutez, dit la femme du voiturier, remuée jusqu'aux moelles par ce désespoir, ce n'est peut être pas votre maîtresse qui a été tuée, le journal ne la nomme pas.

—Oh! c'est égal; c'est bien elle.... quelque chose qui ne trompe pas me le dit, voyez-vous!......

—Allons donc!...... Est-ce qu'on peut savoir?...... Dans tous les cas, vous serez à temps de vous désoler quand vous aurez acquis la certitude de votre malheur.

—Ah! et comment faut-il que je fasse pour cela?......

—Mais il faut aller à la Morgue de Paris où l'on a porté la victime. Si c'est Mme Lambert et pas une autre, vous le verrez bien, et vous serez ainsi tout de suite fixée.

—Mon Dieu! mon Dieu! sanglota la paysanne; la Morgue! Elle si délicate, si bien!.... si réservée!.... Est-ce que c'est possible?....

—Le plus grand malheur, dit avec philosophie Madeleine, n'est pas encore d'être à la Morgue, c'est d'y être morte!

—Morte! répéta Catherine Marchand, qui ne semblait pouvoir admettre cet irrémédiable malheur. Morte! mais comment cela est-il donc arrivé?

—Voilà le journal, dit la femme du voiturier, lisez-le, et vous en saurez tout autant que moi.

Mais au fait, pauvre Catherine, vous pleurez tellement que vous ne pourriez pas distinguer ces quelques lignes. Voulez-vous que je le lise tout haut?

—Je n'osais vous le demander, Madeleine, mais je vous en serai bien reconnaissante.

Aussitôt, de cette voix monotone que les fillettes des villages prennent avec les sœurs, habituées à psalmodier les prières liturgiques, Madeleine commença la lecture d'un très long article intitulé: Le mystère du Bois de Boulogne.

A mesure que se déroulaient les tristes détails du drame, la douleur de Catherine augmentait, tandis que ses pressentiments se changeaient en certitude.

—C'est elle! c'est elle! ne cessait-elle de répéter. C'est elle! ma pauvre maîtresse!....

Mais quand Madeleine en arriva à l'histoire de la petite fille, alors subitement les larmes de la brave créature s'arrêtèrent:

—Oh! pauvre ange du bon Dieu! s'écria la veuve; elle ne sera pas seule au monde, celle-là; je vais aller la chercher. Je travaillerai pour elle, et j'en ferai, sinon une fille riche du moins une fille honnête. Je suis sûre que, là-haut, la pauvre morte sera contente et me remerciera!....